

VITERBE : ANCIEN PALAIS DES PAPES, XIII^e SIÈCLE.

ITALIE

UNE JOURNÉE A VITERBE

SUITE



N le voit, les femmes de Viterbe étaient de rudes personnes, tout à fait semblables à leurs maris, et se mêlant des affaires publiques. Les fontaines leur appartenaient, et elles le firent bien voir un jour qu'on voulut leur interdire l'approche de quelques-unes sous prétexte que leurs bavardages y menaient trop grand bruit. Elles arrachèrent les armes des soldats envoyés pour les disperser, et plusieurs s'en allèrent en ambassade déclarer au podestat qu'elles entendaient ne pas être privées de ce qui était leur droit.

C'est que leurs aïeules avaient bien mérité de la cité lors du grand siège qu'en fit l'empereur Frédéric II. Devenu, en 1243, maître de Viterbe, par ruse et trahison des gibelins, l'empereur y avait élevé un palais aux cachots redoutables, il y avait mis un lieutenant qui écrasait le peuple sous cette

haïssable domination de l'étranger. Le pape Innocent IV ne put, pour secourir les Viterbiens, qu'envoyer le cardinal Capocci, ami de saint Dominique, artiste et poète, le premier de ces prêtres-guerriers du Moyen âge, qui, sous la pourpre, portaient la cotte de mailles et commandaient des armées contre les empereurs excommuniés. Il se jette un jour dans la ville exaspérée du joug et y déploie le gonfalon papal, croix rouge sur champ blanc avec les clefs. De toutes les maisons, la populace en armes, conjurée d'avance contre l'Allemand détesté, sort à grand bruit de cloches et enferme les oppresseurs dans la citadelle. C'est à la fois pour défendre l'indépendance de leur ville et leur fidélité à l'Église qu'ils vont se battre avec une sorte de ferveur religieuse, fortifiant leurs bonnes murailles aux créneaux carrés, qui sont debout encore pour en témoigner, et y veillant jour et nuit. La défense de cette garnison populaire, soutenue par la volonté de fer du cardinal Capocci, fut splendide. Frédéric II avait dit que « fût-il en



Paradis, il en sortirait pour massacrer les Viterbiens ». Pendant plus d'un mois, il enveloppa la ville audacieuse d'assauts répétés, de pluie de fer et de feu grégeois.

Alors se montra tout le courage des femmes de Viterbe. Calmes, impassibles, souriantes, elles allaient sur les remparts, au milieu de la tourmente de mort, portant à manger et à boire aux combattants, relevant les blessés et les cadavres, et elles-mêmes, pour aider aux défenseurs, lançant des pierres du haut des tours. Une de ces héroïnes arracha le casque d'un soldat prêt à franchir la muraille et s'en coiffa, triomphante. Enfin, les chroniques citent une enfant de huit ans qui apportait des pierres; une flèche lui traversa le bras; elle arracha la flèche avec ses dents et continua sa besogne. On combattit ainsi de longs jours « de l'aube jusqu'aux vêpres », si bien que l'empereur, lassé, finit par lever le siège, tout en se promettant une cruelle revanche.

Quand on entre à Viterbe par la porte Florentine, devant laquelle Frédéric avait planté son camp, on arrive à une place circulaire : la *Piazza di Santa Rosa dipinta* (1). En effet, une fresque naïve montre la jeune fille, comme sur sa bannière, retenant son tablier qui déborde de fleurs, souvenir d'un gracieux miracle, renouvelé pour plusieurs saintes, quand son père, irrité de ses aumônes, ne trouva plus que des roses au lieu du pain qu'elle portait. N'est-ce pas à dessein que la patronne de Viterbe a ainsi son image tout proche de ces murs qu'elle défendit peut-être ? Elle fut contemporaine du grand siège et, si rien ne l'affirme, rien n'empêche non plus de la reconnaître dans cette précoce héroïne de huit ans. Ce serait la première rencontre de la vaillante fille avec l'ennemi détesté qu'elle devait combattre. Et il est doux d'être accueilli par son sourire, dès qu'on a franchi la vieille enceinte lombarde, si parlante, avec ses pierres massives et ses grosses tours.

III

Si on a lu les *Fioretti*, ces charmants récits de la vie de saint François d'Assise, on n'a pas oublié son compagnon préféré, ce doux frère Léon « à la simplicité de colombe » qui, lorsque le saint lui commande par humilité de l'injurier, répète malgré lui des louanges au lieu d'injures. Frère Léon était de Viterbe et d'autres aussi, parmi les premiers membres de la famille franciscaine, car saint François y était venu conquérir des âmes. Après sa mort, les Franciscains s'y accrurent comme partout; vivant parmi les pauvres et pour eux, c'étaient les moines populaires. Grégoire IX, un grand pape, leur donna à Viterbe l'emplacement où ils élevèrent l'admirable église San Francesco, jadis couverte de peintures dont on déplore

(1) Place de Sainte Rose peinte.

la disparition, mais qui garde encore sa beauté joyeuse et mystique, dans l'élan de ses ogives, la lumière versée à flots par ses fenêtres ajourées dans la pierre.

Un monastère de femmes avait aussi adopté la règle franciscaine des « Pauvres Dames ». On le nommait Sainte-Marie-des-Roses, peut-être à cause de son jardin fleuri, dont prenait soin un fidèle serviteur, nommé Jean, et sa femme Catherine. L'enfant que Dieu leur envoya tardivement (en 1235) reçut ce frais nom de Rose. Et cette enfant de pauvres gens grandit dans une humble mesure qui, près du monastère, colle à ses hautes murailles imposantes, percées de fenêtres grillées, son mur lézardé. Elle y grandit, vive, intelligente, au milieu des fleurs et des oiseaux qu'elle aimait. Et les fleurs s'épanouissaient pour Rose, les oiseaux volaient vers elle. La grâce divine qui l'anima se manifesta par de précoces miracles, quelques-uns naïfs et gracieux comme celui de la cruche brisée qu'elle rendit intacte en rapprochant les débris; un autre éclatant, la résurrection d'une morte, ainsi le chante l'office de sainte Rose : « L'enfant dit à sa mère : « Ne pleure pas, mais crois ». Puis s'étant mise à genoux, elle pria et saisit la main de sa tante, disant : « Lève-toi ! » — Et la morte se leva. »

En grandissant, Rose s'enferma, recluse volontaire, dans un étroit réduit du logis paternel. Deux ans durant, elle mortifia son corps, pria sans relâche, éprouva d'incroyables ravissements. Un jour qu'elle gisait presque mourante, elle se leva, ranimée, ayant vu la Vierge Marie qui lui avait dicté sa mission. Sur l'ordre reçu, accompagnée de nombreux assistants, elle se rendit à l'église voisine revêtir l'habit du tiers ordre franciscain, couper ses beaux cheveux blonds, ceindre sa taille humblement de la corde « de son petit ânon ». Alors cette enfant de douze ans, déjà vénérée par ses concitoyens émus de son étrange vertu, se tourna vers la foule, ne lui parlant encore que par son visage ravi d'extase, par le crucifix qu'elle montrait, et dans cet instant, s'empara des cœurs.

Il y a bien des analogies entre la vierge de Viterbe et la bergère de Domrémy, nées du peuple, appelées toutes deux à défendre le peuple contre une effroyable oppression. L'une a commandé des soldats et porté l'armure; l'autre a parlé sur les places publiques : deux tâches qui ne semblent guère tâches de femmes. Elles y ont mis la même simplicité, le même élan, la même foi. Si Jeanne reste plus incompréhensible, plus merveilleuse encore, Rose, imprégnée de cet esprit franciscain qui, de son temps, soulevait les masses, Rose, moins connue, est aussi une remarquable et touchante apparition.

Elle était très petite, frêle, délicate, d'une idéale beauté. Son enfance, dans une famille pieuse, au service d'un monastère, avait sans cesse entendu nommer les papes comme les seuls souverains de

Viterbe. Elle avait subi le grand siège; sa maison est voisine des remparts. On peut s'imaginer tout ce qui avait ébranlé le cœur de cette enfant si chrétienne et si patriote, au milieu de l'affreuse tourmente. Quelque part qu'elle y ait eu, active ou passive, ce fut aussitôt après qu'elle embrassa la vie de recluse, comme si elle s'offrait en action de grâces pour la liberté de Viterbe. Mais le temps passant, le parti gibelin profita d'une famine pour rouvrir aux Allemands cette ville lasse de souffrir et que le pape Innocent IV, obligé de chercher un refuge en France, ne pouvait protéger. Rose vit se relever, près de sa demeure, trouant le rempart, le palais de l'empereur détesté, excommunié, qui avait des Sarrasins dans son armée et combattait l'Eglise de Dieu. Ses lieutenants incarnaient dans Viterbe son pouvoir impie et le peuple le supportait mal, sans cesse agité; les hérétiques, revenus en nombre sous la protection des Gibelins, achevaient le désordre, troublant les esprits. L'âme vibrante de Rose était tendue vers ces pensées. Priviligée d'intimes révélations d'en haut, elle priait, redoublait les dures mortifications qui brisaient son corps fragile. Une vision lui montra Jésus-Christ agonisant sur la croix pour les péchés des siens. Ce jour-là, le peuple de Viterbe, saisi d'étonnement, vit la jeune fille apparaître dans les rues, sur les places publiques. Elle allait, elle parlait à tous. Elle parlait de pénitence, reprochant les infidélités, attaquant sans peur et l'hérésie dominante et le pouvoir usurpateur de l'Allemand.

Dès lors, elle alla quotidiennement par la ville, ses grands yeux baissés ne se relevant que vers le ciel et ne voyant pas la foule pressée qui l'entourait. Comme elle était fort petite, elle montait sur une borne, sur les degrés des fontaines ou des maisons, parfois dans les chaires extérieures des églises, le plus souvent sur un simple bloc de pierre et l'on voyait, par miracle, la pierre s'élever pour qu'elle dominât la foule, puis redescendre doucement. Sa parole frappait par son éloquence, sa clarté, sa vigueur peu commune; cette ignorante, qui savait à peine lire et n'avait rien appris que par les prédications des Frères Mineurs, dans l'église San Francesco où elle aimait à prier, trouvait, pour appuyer sa parole, des citations des livres saints et des docteurs qui laissaient l'auditoire confondu. Des hérétiques discutaient avec elle; elle les réfutait et traduisait en saisissantes images le ciel et l'enfer, les commandements et les dogmes. Des sanglots s'élevaient dans le profond silence, des hommes tombaient à genoux, se déclarant convertis. Un aveugle qui l'implorait recouvra la vue; un hérétique, qui l'avait brutalement frappée, fut atteint de la lèpre.

Pour elle, fort calme, elle allait, son crucifix en main, entrant dans les maisons, dans les édifices publics, mais préférant parler d'amour divin sous le ciel de Dieu. Nul n'osait l'arrêter ni la tuer,

tant était grande la passion du peuple pour sa sainte.

Pendant deux ans, elle fut vraiment l'âme idéale de la farouche cité régénérée. Et le parti guelfe reprenait courage en entendant Rose attaquer sans crainte l'usurpateur qui avait ravi Viterbe au pape. Tandis qu'elle réprouvait Frédéric, une admiration singulière portait cette petite Italienne vers le roi de France Louis IX, ami de l'ordre franciscain. Que pouvait-elle savoir de lui? En ce Moyen âge, les nouvelles allaient plus vite et plus loin que nous ne pensons, colportées par les marchands, les moines mendiants, les soldats d'aventure. Elle le savait parti pour la croisade sainte et personnifiait en lui ce pouvoir humain venant de Dieu, soumis à Dieu, clément aux petits et aux pauvres, qu'elle prêchait avec une liberté audacieuse. Aussi, le 6 juin 1249, ravie en une de ces visions qui la transportaient à travers l'espace et le temps, elle passa tour à tour de l'angoisse à la joie : « J'ai vu, dit-elle, Damiette, ville de Syrie, Louis de France, notre frère, s'est trouvé en grand péril, mais j'ai prié Dieu de lui donner confiance et puissance. La ville sera prise sans qu'il en coûte beaucoup de morts. » N'est-ce pas merveilleux cette communication des âmes, qui, lorsque sur la plage musulmane, le roi de France sautait à la mer tout armé, pour donner l'assaut, lui apportait, sans qu'il le sut, le secours des prières lointaines de cette enfant ignorée de lui?

Ce qui étonne, c'est que le parti impérial, maître de Viterbe, la laissât agir et parler. On l'avait traitée de folle et de possédée, menacée de mort, sans qu'elle consentit à se taire. Les Gibelins craignaient assurément en touchant à l'élue d'attirer sur eux-mêmes quelque châtimement d'en haut. N'avait-on pas vu le père de Rose, d'abord effrayé de la vocation de sa fille, la menacer de lui raser les cheveux, de la lier avec des cordes, de la frapper de verges; puis, devant l'enfant résignée au martyre, s'abattre tout en larmes et vaincu. Rose continuait donc sa tâche régénératrice, et toute une ville était suspendue aux lèvres de cette enfant qui, selon la loi mystérieuse du bien faisant équilibre au mal en ce monde, donnait pour sa patrie, ses mortifications, ses prières, son zèle d'apôtre. Ne pouvant la tuer, on résolut de la chasser; en pleine nuit d'hiver, le gouverneur de Viterbe signifia à ses parents un ordre d'exil. Et les pauvres gens, tremblants, emmenèrent leur fille par cette Porta Romana que surmonte aujourd'hui la statue glorieuse de Rose, élevant son crucifix. Les chemins des montagnes étaient couverts de neige et, malgré le froid, l'enfant, mal vêtue, marchait pieds nus, heureuse de souffrir. A travers la forêt obscure, au matin, ils atteignirent Soriano, petite ville perchée sur un roc et d'aspect encore sauvage et pittoresque. Là, flottait la bannière de l'Eglise; là, Rose trouva un abri. Un an, presque jour pour jour, après cette brutale expul-

sion, elle descendait sur la place publique de Soriano, qui avait déjà souvent entendu sa parole vibrante et s'écria : « — Dans peu de jours, fidèles du Christ, nous serons délivrés ! Le tyran sera mort ! ».

La semaine suivante, on apprenait la mort mystérieuse de l'empereur maudit, au fond d'un château des Calabres. On eut dit que sa force s'était brisée contre cette faiblesse ; son empire croulait, son dernier descendant périt sur l'échafaud.

Et Rose, victorieuse, rentra en triomphe à Viterbe, accompagnée d'un plus grand renom de miracles. Elle avait guéri des malades, elle était montée, pour prouver aux hérétiques la vérité de sa foi, sur un bûcher dont les flammes n'avaient même pas entamé ses vêtements. Pour échapper au peuple qui la traitait en relique vivante, elle aspira à s'enfermer plus étroitement dans le cloître auquel confinait sa cellule de recluse. Les Clarisses, effarouchées peut-être de cette personnalité si vive, si extraordinaire, la refusèrent ; Rose leur prédit qu'un jour elles seraient heureuses d'avoir sa tombe. Bientôt elle mourait (1252), toute jeune, d'une mort joyeuse, en chantant. Et les Clarisses accueillirent avec bonheur son corps, lorsque, six ans après (1258), le pape Alexandre IV en ordonna la translation dans ce cloître où elle entra enfin. Rose lui était par trois fois apparue pour le lui demander, lui donnant pour signe une rose qu'on trouva, fraîche épanouie, sur le tombeau d'où la sainte fut retirée intacte aux acclamations du peuple qui l'emporta à travers les rues pleines de fleurs. Depuis lors, le couvent porte son nom.

C'est là qu'on va la vénérer aujourd'hui. L'église est moderne, blanche et banale. Auprès, dans un parloir sombre, s'ouvre un grillage, derrière lequel, en sonnant, l'on fait apparaître une clarisse qui, sous son voile noir, vous répond qu'on va vous ouvrir la châsse. Cette châsse, toute dorée, étincelante, elle-même derrière une grille, est la beauté de l'église ; des roses d'argent s'enguirlandent aux parois de cristal. Une religieuse voilée allume deux cierges, tire un rideau et devant vous, entre deux anges de bronze agenouillés, voici Rose, telle qu'en sa vie. Son frêle corps, vêtu de la robe monastique, s'est à travers les siècles conservé miraculeusement ; le fin visage est seulement d'une couleur noirâtre. Dans un incendie, en 1357, la châsse fut consumée, sans que les flammes qu'avait bravées la sainte la touchassent cette fois encore. La légende veut que Rose se fût levée de sa châsse et eût sonné la cloche pour avertir les religieuses du danger.

Il y a, en Italie, plusieurs de ces corps de saintes exposés à la vénération : c'est toujours avec une forte impression qu'on les contemple, qu'il s'agisse de la grande Claire d'Assise, de son homonyme, moins connue, de Montefalco, d'autres

encore. Rose doit en partie à cela d'être restée aussi précieuse et chère à ses concitoyens qu'au siècle lointain où elle parlait à leurs aïeux dans ces rues et ces places qui ont changé un peu d'aspect, mais où l'on retrouve sa trace, où l'on peut dire qu'elle a passé. Cette fille du peuple est la sainte du peuple. Le moindre gamin des rues saura vous conduire à sa maison, où les religieuses ont transformé en chapelle, malheureusement soumise à la clôture, l'étroit réduit témoin des extases, des prières, des enthousiasmes patriotiques de la jeune prédicatrice de Viterbe, où de son cœur à ses lèvres de flamme montèrent les grands élans de foi et d'amour. Sa fête, celle de la translation de son corps, le 4 septembre, est essentiellement populaire ; en ce jour, la colossale *machina* de sainte Rose, sorte de tour triomphale de carton et de bois, édifice original et artistique illuminé de cierges, que surmonte la statue de la sainte, est promenée à bras d'hommes, lentement, par les rues, la plus grande partie de la nuit, escortée des musiques militaires et suivie d'une foule aussi nombreuse que celle qui suivait Rose pour l'entendre prêcher. La *machina* demeure exposée sur la place voisine du couvent de Sainte-Rose pendant tout un jour, durant lequel les pèlerins assiègent l'église. En des temps très anciens, les Viterbiens emportaient dans les batailles un autel chargé de reliques qui devait les protéger. La *machina* de sainte Rose en est peut-être un souvenir.

Mais voici la clarisse qui éteint les cierges ; le voile retombe sur le sommeil séculaire de la sainte. Avant de s'éloigner, la religieuse passe aux visiteurs, à travers la grille, des cordelettes blanches, artistement roulées : le cordon de Sainte-Rose, en mémoire de la ceinture de corde que portait la franciscaine ; ce cordon doit préserver de tout mal quand il a effleuré son corps.

Sur cet adieu, on quitte la grande église froide et claire où, au-dessus de l'autel, dans un tableau moderne, assez heureux, Rose est emportée au ciel par un tourbillon d'anges. Au milieu de la nef, une dalle marque la tombe d'un officier français, le colonel Mader, qui défendit Viterbe contre les Garibaldiens en 1867, inhumé là, dit l'inscription, « sur la demande des religieuses de Sainte-Rose qui prient pour lui ». Et le nom oublié de ce vaillant qui protégea le monastère de Rose, s'associe dans un souvenir ému au nom de la jeune fille dont la prière jadis demandait à Dieu la victoire pour le roi de France et ses soldats.

A. CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)





AVENTURES D'ARTISTE

PREMIÈRE PARTIE



BERNARD en s'éveillant ce matin-là se sentit, sans savoir pourquoi, du vide dans la tête, comme un vague ennui de l'existence qu'il trouvait si intéressante d'ordinaire.

Et le soleil, qui remplissait déjà sa chambre de paillettes d'or, lui parut un indiscret trop pressé de venir constater cette défaillance. Pourtant, il se ressaisit assez vite. Sa jeunesse, sa nature ardente et joyeuse ne lui permettaient pas

les longs engourdissements et appelaient les réactions vigoureuses. Une fois levé, assis dans un confortable fauteuil près de la fenêtre grande ouverte, il se persuada vite, en contemplant la mer bleue toute frémissante sur les galets de la plage, qu'en vérité il aurait tort de se plaindre d'une vie qui s'annonçait si resplendissante ce matin-là, et commençait comme un rêve d'Orient avec sa tiédeur, ses palmiers, sa chanson de grève et son ciel sans nuages.

Mais, malgré tout, un petit je ne sais quoi lui resta au fond de l'intime, qui excita son étonnement et sa curiosité; et comme il n'était pas habitué à subir une impression sans chercher à la définir, il se plongea dans un examen attentif de lui-même.

Quand on est de notre temps, il faut analyser ce qu'on éprouve, sans quoi l'on croirait peut-être qu'on ne ressent rien, ce qui est la pire des convictions, la plus morne, la plus dangereuse, la plus humiliante.

Bernard, étant de son siècle, chercha donc pourquoi ayant tout ce qu'il pouvait souhaiter, il s'était senti triste à mourir au réveil, l'âme toute embrumée de désenchantement.

Il trouva ceci : la veille, il avait perdu sa journée au casino de Monte-Carlo, et sa soirée à celui de Nice, sa résidence actuelle; il y avait même perdu son argent dans des proportions un peu

exagérées pour sa bourse d'artiste. Il n'était d'habitude ni joueur, ni blasé, pour rechercher les joies malsaines du tapis vert, et l'occasion avait fait tout le mal. Venu dans le Midi pour se reposer d'un trop rude labeur d'atelier qui venait de lui valoir une brillante récompense, il avait d'abord joui pleinement de ses loisirs, du soleil merveilleux, des points de vue enchanteurs, de ce ciel de février semblable à celui des étés du Nord; il s'était amusé en artiste de cette société cosmopolite qu'il coudoyait partout et qui donne à ces régions un caractère si étrange. Mais après quinze jours de surprises joyeuses, d'admiration intense, de flânerie sans but, le charme de la nouveauté s'était émoussé; il savait par cœur toutes les chansons qui du matin au soir s'échappent des maisons, des jardins, des cafés; son oreille n'écoutait plus les idiomes de toute la terre qu'elle percevait en passant le long de la Promenade des Anglais; ses yeux ne prenaient plus garde aux blancheurs des villas de marbre semées au milieu des palmiers; il n'y avait que la mer et les promenades dans la montagne qui eussent conservé tout leur charme; et comme la Méditerranée et les Alpes se dérobaient la nuit venue, Bernard avait échoué comme une épave devant le tapis vert. Il y avait perdu quelques pièces d'or, heureusement; et dégrisé, ennuyé, il s'était couché sur cette maussade impression qui ne l'avait pas lâché pendant son sommeil, afin d'être la première à lui souhaiter le bonjour au matin.

— C'est trop bête! s'écria-t-il, résumant par cette exclamation l'ensemble de ses découvertes psychiques; et repoussant sa petite table, tirant son béret sur ses sourcils pour se préserver de la réverbération éblouissante de la mer, il roula une cigarette, et, étendu comme un oriental ou un paresseux, il reprit le cours de ses pensées d'une façon moins languissante et plus pratique.

« Il faut que je me remette au travail; l'oisiveté m'atrophie au physique et au moral. On m'a envoyé ici pour me détendre, pour me reposer; le repos vrai, c'est le travail avec mesure, le travail entremêlé de contemplation et de grandes courses dans les pinèdes, dans les montagnes. Hourrah! je veux faire un beau tableau, un chef-d'œuvre. La porte du succès m'est ouverte maintenant, ne la laissons pas se refermer... Un chef-d'œuvre plein de couleur, d'air, de vie, quelque chose qui

palpite, et nous sorte de ces œuvres nébuleuses ou criardes qui se posent comme un rébus et se lisent indifféremment de haut en bas et de bas en haut...

« Si je faisais une marine ? Parbleu, le modèle splendide est là », continua-t-il en faisant pivoter son fauteuil sur un pied et se plaçant en face de la baie des Anges qu'une traînée d'or barrait en diagonale et où, dans les flots berceurs, s'enfonçaient mollement et comme pour un jeu quelques yachts à la voilure blanche. Un vol de grands oiseaux émigrants s'en allait vers la Corse, et les pêcheurs demi-nus étendaient leurs filets sur les galets luisants au-dessous des quais.

Il resta au moment silencieux à contempler ce merveilleux ensemble et à chercher le parti qu'il en pourrait tirer.

— Magnifique à contempler, dit-il, poursuivant son aparté d'artiste, mais trop vaste, trop éparpillé, trop de bleu et trop de blanc ; il faut attendre pour ce travail qu'une saute de vent jette la vague sur le petit promontoire et me donne ces fonds d'émeraude qui sont d'une si jolie opposition avec le bleu pâle des horizons... Allons bien, voilà que le maéorama de l'Exposition me hante. Décidément, les marines ne sont pas mon affaire... Eh bien alors, quoi ?

Le béret changea violemment de place et prit un air outrecuidant, rejeté en arrière comme après une bataille.

— Est-ce ainsi, que se fait la vraie besogne ! une œuvre vivante qui ne sente pas l'étude et la copie ! Est-ce qu'on discute son inspiration, est-ce qu'on la pèse avec des balances ? C'est elle qui nous discute, elle se présente et nous accepte ou nous repousse suivant l'occasion, l'heure, le caprice de sa beauté souveraine. Allons, rien à faire ici ce matin, le trente-et-quarante me tient encore et l'inspiration jalouse ne se montre pas ; je vais au marché des fleurs m'imprégner des parfums amers du mimosa, des couleurs de la rose, entendre ce patois sonore qui est comme une chanson aux lèvres des jolies filles ; je trouverai là des palettes merveilleuses préparées par le soleil sur les éventaires ; quant à l'inspiration !...

Un geste gamin acheva sa pensée, et il se mit en état de sortir.

Bernard Lefèvre avait vingt-six ans à cette époque. C'était un beau garçon, bien découplé, la mine ouverte, les yeux limpides et gais qui laissaient voir sa bonne et franche nature ; et, quand il avait resserré pour le décorum sa cravate flottante, mis sur l'oreille son large feutre mou, et effilé ses grandes moustaches dont il était très fier, il avait un faux air de Van Dyck qu'il n'aurait pas échangé contre la silhouette la plus élégante et la plus moderne.

Il descendit d'un pas alerte vers la vieille ville, mais ralentit bientôt son allure, gagné par le

charme de la flânerie, au milieu de cette foule méridionale si pleine de couleur et de mouvement, qui s'en allait comme lui vers la cité ouvrière.

Cette heure matinale du marché est délicieuse dans ces jours de prime éclosion qui ne gardent de l'hiver que la date. L'air vif des Alpes arrive chargé de sève, si l'on peut dire ainsi ; il serait trop pénétrant si le soleil ne prenait soin de l'atténuer. Le soleil triomphant monte en roi dans son ciel ! Tout chante, tout fleurit, tout s'anime, et l'âme s'ouvre comme les fleurs, pour chanter la vie et s'enivrer de toutes ces choses faites pour la joie.

Ainsi le croyait sincèrement Bernard, tout en s'avançant entre les deux haies de violettes, de roses et d'œillets, de remonculs qui fleurissaient sa route.

Toutes les fillettes ébouriffées, aux joues roussies par les caresses du hâle, qui portent les provisions aux acheteurs, tendaient leurs corbeilles vides vers lui, offrant leurs services avec des voix enrouées, à force de cris, répétant sans se lasser chaque jour de huit heures à midi : « Porter, monsieur ? Vous m'étrenez, miss ? Pour moi, signor ? » Mais Bernard ne voyant que cotillons incolores, que visages tannés, que cheveux sans reflets, écartait d'un geste distrait tout ce monde grouillant des porteuses, cherchant de ses yeux d'artiste dans la foule la physionomie ou la scène qui le dédommagerait de toute cette vulgarité et qui serait digne de ce cadre charmant.

Que de jolis types défilaient devant lui. Fines Anglaises avec leur canotier sur les yeux, et les chemisettes plissées aux reflets roses et bleus, colletant haut les longs cous flexibles, leurs yeux bleus pleins de lumière et les bouches entr'ouvertes pour laisser glisser les syllabes qui s'articulent du bout de la langue. Brunnes Italiennes à la langue sonore, au regard velouté, et ces physionomies toutes de mystère, encadrées de longs bandeaux, ces fronts blancs d'où la pensée semble s'être échappée pour aller vers d'autres mondes. Russes belles, inquiétantes, sphynx sans cesse interrogés, dévoilés, et posant toujours l'insaisissable problème de leurs natures changeantes. Tout cela composait un ensemble d'observations amusantes pour l'artiste qui suivait en souriant les scènes suscitées par le contact de toutes ces civilisations, de tous ces intérêts mis en jeu au grand jour, sans feinte ; de ces débats ardents pour quelques piécettes entre les marchandes rusées qui pleuraient à propos de centimes et les acheteuses révoltées des ruses employées pour les tromper.

Et d'un spectacle à l'autre, le jeune peintre arriva jusqu'à l'église Saint-François dont la façade plate et l'architecture sans caractère n'avaient rien pour le retenir, lorsqu'il aperçut tout à coup une petite Niçoise de treize à quatorze ans, appuyée contre le porche dans une pose d'attente ennuyée, les bras relevés sur la tête. Elle semblait dormir debout, les yeux clos, ses longs cils projetant leur

ombre autour des paupières meurtries de bistre.

La fillette était-elle jolie? Bernard n'en sut rien tout d'abord, et ce fut l'attitude seulement qui fixa ses regards. Sa pose de cariatide nonchalante contre le vieux mur jaune, ses bras minces cerclés, le corps si menu, si souple d'enfant trop vite grandie, l'éclat chaud des joues brunes, l'ambre du cou perdu dans les plis d'un fichu blanc, le tablier rouge à bavette, le corsage noir; et, passé au bras, le joli chapeau niçois à croisillons de velours. Tout cela formait un sujet tel que pouvait le souhaiter un peintre comme Bernard, épris de couleur, sachant fixer avec son pinceau non seulement le charme de ce jeune visage et de cet ensemble plein de grâce sauvage, mais aussi donnant avec une saisissante vérité l'impression de ce qui se cachait de pensée derrière les physiologies prises sur le vif. Notre artiste subjugué, s'arrêta net, et sans souci de l'entourage qui d'ailleurs ne s'occupait guère de le gêner, se prit à contempler ce modèle qui semblait poser là pour lui. Sa persistante immobilité devant la fillette interceptant un rayon de jour, ou produisant cette impression magnétique qui avertit parfois que quelqu'un vous regarde, elle ouvrit les yeux à moitié et lentement.

Un rayon d'or sembla filtrer à travers les paupières et se posa interrogateur sur le jeune peintre assez interloqué d'être pris en flagrant délit d'indiscrète admiration. Son instinct d'homme bien élevé lui fit porter la main à son feutre, et la jeune Niçoise gravement lui rendit son salut, en inclinant la tête avec une sorte de condescendance hautaine.

Bernard se trouva stupide dans son rôle humilié, ses façons de gentilhomme lui parurent hors de propos, et voulant remettre les choses au point, il se rapprocha de l'étrange petite créature, et lui montrant une pièce de monnaie :

— Carina, lui demanda-t-il, veux-tu poser un instant pour moi? Rien qu'un demi-quart d'heure.

A ces mots, les yeux d'or s'ouvrirent démesurément et une pluie d'étincelles fulgurantes sembla jaillir soudain de ce regard courroucé.

— Je ne suis pas mendiante, répondit-elle d'une voix rauque, puis elle saisit la pièce blanche et la lança à la tête d'un petit déguenillé qui regardait la scène.

— Tiens, Gaetano, lui dit-elle, il Signor peintre te fait l'aumône.

Et Gaetano saisissant la pièce au vol, s'en alla en hurlant de joie.

Quant à la fillette, refermant les yeux, elle avait repris sa pose nonchalante le long du vieux mur, et ne semblait plus se soucier de ce qui pouvait se passer autour d'elle.

Bernard s'amusait maintenant; la colère de son jeune modèle, l'algarade qu'elle lui avait infligée, tout cela lui semblait plein d'une saveur originale; et décidé à avoir raison de l'indomptable fillette,

il tira vivement son block de sa poche et se mit à croquer le gracieux tableau objet de ses ambitions.

Il s'attendait à une fuite soudaine ou à quelque nouvel éclat lorsque la petite Niçoise s'apercevait de son travail. Mais non, elle restait là, inconsciente, ou complaisante, et il eut tout le loisir de dessiner comme il voulut. Quand ce fut fait, il prit un gros bouquet de violettes de Parme, à une bouquetière dont le fragile auvent lui avait servi d'appui, et il vint doucement le placer entre les mains nouées au-dessus de la tête de la fillette.

— *Gracia, figlia mia*, lui dit-il de sa voix vibrante et joyeuse.

Le bouquet oscilla entre les petites mains brunes, qui ne se refermèrent pas pour le retenir, et il glissa, caressant au passage les mèches folles, la joue ardente, le corsage à bavette, pour venir s'écrouler dans la poussière, aux pieds de la Niçoise.

— Petite diablesse! murmura Bernard en s'éloignant. Savoir ce qu'il y a dans cette tête-là?

Quand il eut tourné le coin de la place, la cariatide vivante ouvrit d'abord les yeux, eut un regard circulaire, pour s'assurer que l'ennemi était en fuite, puis étirant ses bras engourdis elle avança la main droite dans la direction de Bernard, et tendant le pouce et le petit doigt, elle prononça la formule qui préserve du mauvais œil.

Une fois cette précaution prise contre ce jet-tore que lui paraissait être le peintre, elle ramassa les violettes, et les mit dans son corsage, et renonçant à sa pose sous le porche du Padre Saint-François, où on paraissait décidément l'avoir oubliée, elle prit de l'eau bénite et alla s'agenouiller sur la dalle devant l'image du saint.

Le peintre, lui, continuait allègrement sa promenade matinale, ébauchant dans sa pensée le minuscule tableau qu'il voulait tirer de son croquis. Ce serait une merveille de fini, de couleur, de grâce et de dessin, et dans son esprit repassait toute la scène; il faisait revivre le ciel merveilleux inondant de clarté la place et les auvents fleuris; la rue fraîche avec sa vieille église aux tours d'ocre; les dalles plates où piétinaient les jeunes mendiants de la vieille ville, et au milieu de ce fouillis humain, de ces guenilles éclatantes, la petite cariatide brune, la tête auréolée de ses bras mignons.

Rentré à l'hôtel, il vint s'asseoir à la table d'hôte, en se frottant les mains d'aise et le regard brillant d'espérance. Du malaise inquiet de son réveil, des remords de sa soirée coûteuse, il ne sentait plus l'aiguillon sourd. Nature d'artiste, impressionnable et changeante, enthousiaste et fléchissant tour à tour, avec l'emballement de l'inspiration, suivi de la dépression morale qui en est la conséquence, il allait ainsi en avant malgré des à coups dont il se plaisait lui-même.

Le vent qui ne cède jamais pour longtemps ses

droits sur ces bienheureuses rives se leva trahissement vers deux heures; il obscurcit la transparence de l'horizon et mit bientôt en détresse tous les palmiers des nouveaux jardins. Saisi par le tourbillon, ils levèrent les bras affolés vers le ciel comme pour le prendre à témoin du tourment que ce visiteur de tempête impose à leur vie de plantes de luxe; leurs feuilles lamellées s'entrechoquèrent avec un bruissement singulier, tandis qu'une grêle de fruits odorants tombait des eucalyptus. Une poussière aveuglante courut par la ville, tourbillonnant à tous les carrefours, décoiffant, aveuglant, renversant tous les obstacles; les plus audacieux renoncèrent à la lutte, chacun rentra chez soi en maugréant, et acheva sa journée comme il put.

Bernard n'était pas en peine d'occuper la sienne; enfermé dans sa chambre, assis par terre, son album à la main, il revoyait l'esquisse du matin.

Les bonnes heures pour l'artiste! Que lui importait le vent, la poussière, la détresse des promeneurs surpris, et les vaines colères de l'eau qui se brisait avec une plainte grondeuse contre les assises du quai. Tout cela empêchait-il qu'il eût les yeux encore remplis de la lumière du marché aux fleurs, et le souvenir plein de la beauté sauvage de cette mignonne dont il voulait fixer sur la toile le regard magnifique et la grâce juvénile. Il barbouillait sa palette de bistre et de rose, préparait délicatement son œuvre et plaquait çà et là des touches qui peu à peu amenaient l'ébauche au point qu'il désirait. De temps à autre, il arrêta son travail, penchait fortement la tête, fermait à moitié un œil, puis satisfait du chef-d'œuvre entrevu, reprenait l'ouvrage en fredonnant la jolie Sorentelle de Guiraud qui lui venait naturellement aux lèvres en songeant à la petite inconnue : *fraîche comme une fleur*.

La journée y passa. A quatre heures, il était encore là; dans la fièvre de son travail, il mâchait le papier de sa cigarette éteinte; son pot de blanc renversé se vidait goutte à goutte au profit de la moquette du tapis; ses pinceaux couraient les aventures; et lui, se hâtait fiévreusement. Mais le jour devenait mauvais, il fallut s'arrêter. Il poussa un profond soupir, rallia son matériel en déroute, vint poser son tableau sur une chaise, s'éloigna de quelques pas et se mit à contempler son œuvre avec ce détachement voulu de l'artiste qui se juge.

Après cinq minutes d'immobilité recueillie, il s'écria d'un ton désolé :

— Ça ne vaut rien !

Alors il se mit à siffler rageusement et, pour finir, alla poser la petite toile dans un coin, face au mur, en pénitence.

« C'était pitoyable, pensait-il, sans air, sans lumière, sans vie, sans rien de ce qu'il voulait justement y mettre! Il n'avait ni don naturel, ni talent acquis, pas même cette aisance de métier qu'on

apprend à l'école... Il ne ferait jamais rien... bien bêtes les gens qui lui payaient 500 francs un barbouillage grand comme les deux mains... Il aurait mieux fait de devenir notaire, comme le lui conseillait son oncle... » A cette évocation, il ne put réprimer un sourire et se décida à remettre son veston, car il avait travaillé en bras de chemise, le feu de la composition lui tenant lieu de calorifère surchauffé.

Mais voilà qu'au moment d'enfiler la seconde manche, il lui vint à l'esprit qu'un peu plus de fermeté dans la ligne de la tête en rendrait mieux le caractère saisissant de grâce hautaine, et que les yeux plus ouverts laisseraient voir un peu de cet or fluide que dégageaient les prunelles. Sa veste traînante, retenue seulement par un bras, il courut à la planche, ouvrit la fenêtre pour avoir le peu de jour qui restait encore, et se mit à faire les retouches... Ça allait... Ça allait mieux... c'était même très bien... il serait un grand peintre... Foin du notariat !

Bernard ayant ainsi amorcé son tableau, y travailla pendant deux ou trois jours avec passion; le matin il s'y mettait plein d'enthousiasme, lui découvrait des qualités maîtresses, le soir, énervé, découragé, il déclarait l'œuvre informe, pour recommencer le lendemain ce jeu de bascule que connaissent si bien tous ceux qui luttent avec l'art. Lorsqu'il eut amené sa toile au point, il sentit qu'un peu de repos lui permettrait de mieux saisir ensuite les très légères corrections qui devaient parfaire son œuvre, et il l'accrocha au mur, bien déterminé à s'occuper d'autre chose pour quelques jours.

Justement l'envie lui poussait en même temps d'aller contempler la belle et sauvage nature qui se déroule en un chaos de roches des hauteurs de Falicon aux gorges de Saint-André; il y a là des merveilles pour les yeux épris de contrastes; et en cette saison le tapis verdoyant qui recouvre une partie de ces montagnes sombres, leur donne un charme plus pénétrant. Un matin donc, son cheval démonté sur l'épaule; dans sa boîte à couleur une respectable provision de bleu, de vert et de gris, il partit joyeusement à la recherche d'un site pittoresques, il n'aurait que l'embarras du choix.

Ah! la bonne jeunesse, insouciant, élastique, enthousiaste et téméraire, qui chante, qui rit, qui se donne, qui aime. Les beaux jours ensoleillés de la vie sur les sentiers verts bordés de fleurs, avec l'horizon rose et les rêves d'or : toute la gamme des couleurs tendres estompées dans l'infini !

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)



Chères Lectrices

NE vous semble-t-il pas que le temps s'écoule très vite ? Douze mois déjà que nous vous envoyions nos vœux au début du siècle nouveau. Et voici qu'une autre année va s'ouvrir, ramenant le même échange de souhaits sympathiques entre Le Journal des Demoiselles et ses fidèles lectrices.

Celle qui s'achève leur a témoigné de mainte manière notre zèle toujours plus grand pour les charmer et les intéresser à la fois. Tout y a concouru : les romans attachants, les articles d'instructions si variés, si bien choisis pour ouvrir sans fatigues à nos jeunes abonnées des champs d'études et de pensées où elles puissent moissonner avec fruit, les causeries sages et gaies, et enfin cette collection très complète, très artistique, de travaux de tout genre, qui suit la mode dans ses fantaisies, en choisissant parmi elles ce que le bon goût marque de son cachet le plus pur.

Ferons nous des promesses pour cette année ? Nos abonnées savent d'avance que leur journal restera fidèle à ses traditions, que rien n'y sera épargné pour le maintenir à la même hauteur. Cependant nous croyons accroître leur plaisir en leur annonçant à l'avance, tout en réservant une part aux surprises, ce que leur apporteront de quinzaine en quinzaine ces feuilles attendues avec tant d'impatience et accueillies avec tant de plaisir, comme leurs lettres nous le disent aimablement.

Voici d'abord un roman de C. DE LAMIRAUDIE : *Une aventure d'artiste*, d'un piquant imprévu, histoire de contrebandiers dont la trame curieuse se brode d'une délicate idylle. En même temps, *Lequel ?* par MATHILDE AIGUEPERSE, leur ramènera un de leurs écrivains favoris, avec une œuvre charmante, toute de sentiment, où elles trouveront une de ces figures idéales de jeune fille que l'auteur se plaît à créer. *Midi à quatorze heures*, par la baronne MYRICA, présente au contraire, dans une action fort gaie, des types très opposés, incarnations diverses de la femme moderne, au milieu desquelles le héros évolue, embarrassé de choisir, jusqu'à un dénouement aussi plaisant qu'inattendu. MATHILDE ALANIC, dans sa nouvelle *Par le détour*, fera, plus par les faits que par l'analyse, l'étude psychologique d'un caractère fantasque et original. M^{me} M. MARYAN nous donnera un de ses récits toujours tant appréciés, et enfin HENRI ARDEL nous promet une œuvre qui aura, nous n'en doutons pas, près de nos lectrices, le même succès que *Seule*, ce beau roman mélancolique dont aucune n'a perdu le souvenir.

Quant aux articles d'instruction, l'histoire, l'art, les voyages, y trouveront place tour à tour. Nous commencerons cette année par une intéressante étude : *A travers le Béarn*, de JEAN T., reproduisant les chroniques curieuses, les poétiques légendes de ce beau pays dans le lointain Moyen âge. PIERRE DE GAMOND, avec *Femmes et bijoux*, parlera ensuite des pierres précieuses, mêlant à leur sujet les sciences naturelles à l'anecdote amusante. C. DE LAMIRAUDIE évoquera *La petite Galande*, une figure peu connue du XVII^e siècle, dans toute sa verve de méridionale en même temps

que sa ferveur pieuse. A. CHEVALIER, sous le titre : *Un coin de France*, rappellera un groupe d'amis qui tient une place illustre dans notre histoire littéraire. Un écrivain de grand talent, M. E. TROGAN, s'engage à nous présenter le *Théâtre en plein air*, ces curieuses manifestations d'art populaire qui vont se multipliant sous des formes diverses. JACQUES DE LA FAYE étudiera une figure féminine de l'époque impériale : *Stéphanie de Beauharnais*, grande duchesse de Bade. Enfin TH. BENTZON donnera quelques intéressants chapitres des études remarquables que lui fournissent ses voyages, et CH. ROZAN un de ses articles de forme et de fond également sérieux et agréables. Est-il besoin d'ajouter que les *Articles bibliographiques* d'A. CHEVALIER, les *Conseils* de M. MARYAN, les *Chroniques musicales* de LOUISE DE CLAVES, les *Causeries aimables* d'EDMÉE et de C. DE LAMIRAUDIE continueront à apporter chaque quinzaine cet élément d'actualité nécessaire à la vie de notre journal. Des vers, des monologues, des saynètes sont promis aux habiles « diseuses ».

Quant aux travaux et aux annexes, ils seront aussi nombreux que l'an passé, et peut-être encore supérieurs comme élégance. Les chroniques et les gravures de modes guideront avec le même goût attentif le choix de nos lectrices, et les jeunes filles y trouveront des indications aussi ingénieuses que sûres. Parmi les impressions sur étoffe, dont le succès est si vif, nous citerons un charmant coussin Louis XVI. Il y aura des aquarelles, des cartes postales, des tapisseries. L'Édition verte qui recueille toujours plus d'adhérentes par la variété de ses annexes supplémentaires, donnera de nombreuses impressions sur étoffe : garniture de lingerie, chemin de table, sachet à mouchoir. Mais l'année 1902 se distinguera surtout par une innovation qui ravira les travailleuses adroites et zélées : un grand Concours d'ouvrage, d'un genre nouveau, qui s'ouvrira au printemps et dont les prix seront de vraies surprises, faites pour attirer de nombreuses concurrentes qui toutes rêveront de les obtenir.

Le Journal des Demoiselles continue donc de poursuivre son double but, sans rien sacrifier de son mérite littéraire ni ses tendances élevées et morales : être une revue très complète, destinée aux jeunes filles ; être en même temps leur aide et leur guide dans tous les arts si féminins de l'aiguille qui sont mêlés intimement à la vie du foyer.

Près de lui, nous ne saurions oublier notre Toilette des Enfants si pratique, si précieuse aux jeunes mères de famille et aux sœurs aînées, ni avant tout La Poupée modèle. Car c'est celle-ci qui commence l'initiation ; avec elle, les fillettes se préparent à devenir plus tard les lectrices assidues de notre Journal. En grandissant, elles passent de l'un à l'autre. Et elles sont doublement nôtres, étant liées à nous de liens plus intimes et plus anciens, de ces liens étroits qui remontent à l'enfance.

Nous espérons que cette année les resserra encore ; nous espérons aussi que chacune, pour augmenter cette grande famille, unie dans le même esprit, les mêmes pensées, voudra nous conquérir au moins une ou deux abonnées nouvelles. Et ainsi notre action pour le bien sera étendue, ainsi nous réaliserons notre souhait le plus cher : être utile à nos lectrices et nous en faire toujours aimer davantage.

LA DIRECTION.

Voir la Lettre rose ci-jointe.



MADemoiselle MILLIONS

SUITE ET FIN



E fut pour Luce une certitude de plus, pourtant elle ajouta :

— La mère de cet enfant ne s'en occupe donc pas qu'elle ne la promène pas elle-même ?

— Oh ! si, elle s'en occupe ! mais elle est un peu souffrante, la marche la fatigue et

Monsieur, qui a tant de soin d'elle, ne veut pas qu'elle sorte. Comme on a confiance en moi, on m'envoie avec Bébé. On peut être tranquille, du reste, ce n'est pas moi qui lui manquerai à cet agneau !

Luce ne retint qu'une certitude de tout cela, c'est qu'elle était libre de voir tous les jours l'enfant de Germain, et ce fut pour elle une joie profonde. C'était quelque chose de lui qu'elle pouvait aimer sans mal faire, dont elle pouvait jouir sans scrupule, à qui elle pourrait procurer en secret quelques douceurs... Ce fut tout de suite dans sa vie désespérée un but nouveau, un intérêt inattendu. Elle s'y attacha avec la passion qu'elle apportait à tout et se mit à aimer follement, de toutes les tendresses sans emploi de son cœur vide, cette innocente petite fille.

Les enfants, — comme les jeunes animaux dont une sorte d'instinct les rapproche au début de l'existence, — sentent vite, avant même de le savoir, qui les aime. Ils sont attirés vers les jeunes et jolis visages, mais surtout vers ceux où leurs yeux de candeur devinent, sans la comprendre, de l'affection. Luce, réunissant ce double attrait, eût bientôt fait la conquête de la petite fille, et ce fut pour elle une satisfaction douce à en pleurer le jour où Germaine la reconnut et lui tendit les bras.

Pourtant, elle n'en montra trop rien, voulant conserver sa joie et, pour cela, prudente. Chaque jour où le temps lui faisait espérer de rencontrer la petite Germaine, elle venait aux Champs-Élysées, la mangeait de baisers et de caresses, mais ne restait point longtemps pour ne pas éveiller les soupçons de la nounou. Jamais elle ne lui posait

une question, elle semblait ignorer le nom des parents de Germaine, et ne pas se soucier de l'apprendre, mais jamais, non plus, elle ne dit rien pouvant renseigner la bonne sur sa propre personnalité.

Celle-ci était visiblement intriguée et cherchait à interroger Luce, mais cette dernière répondait si évasivement que cela ne l'encourageait pas à continuer. Puis, elle ne voulait pas mécontenter la dame, car lui ayant raconté que pour élever la petite Germaine, et dans le but de gagner un peu d'argent, elle avait quitté son mari et ses trois enfants, celle-ci lui avait mis dans la main un louis, lui disant de le leur envoyer. Et comme cette charitable offrande avait été renouvelée, la nourrice ne se souciait pas, pour satisfaire une curiosité évidemment déplaisante à celle qui en était l'objet, de tuer la poule aux œufs d'or.

Un jour, la nounou raconta à Luce que c'était le lendemain la fête de sa petite amie. Elle se nommait Germaine-Joséphine, du nom de son père et de celui de sa grand'mère, sa marraine. Mais, bien qu'on lui donnât habituellement le premier, sa grand'mère, qui eût préféré qu'elle portât le second, avait tenu à ce qu'on choisît, pour sa fête, le 19 mars, jour de la sienne.

— Alors, continua la nounou, demain nous ne viendrons pas parce que les parents de Madame dînent à la maison. Et c'est Germaine qui va être contente ! Sans doute que pour la deuxième fois qu'on lui souhaite la fête, elle va avoir de jolis cadeaux ? Pauvre Ménéte ! cela lui fera plaisir, elle n'a pas de jouets du tout, du tout ! Monsieur et Madame sont fort économes. Ils lui donnent tout ce qui est nécessaire, tout ce qui peut lui faire du bien, lui être utile, mais pour le reste, elle n'est pas gâtée.

Luce avait entendu tout ce verbiage sans l'interrompre, mais lorsque, ayant quitté l'enfant, elle remonta en voiture, elle jeta à son valet de pied l'adresse d'un marchand de jouets et là, incapable de résister à la tentation de faire plaisir à celle qu'elle appelait sa chérie, elle choisit les joujoux les plus élégants, les plus nouveaux, les plus ingénieux, vida, pour les payer, sa petite bourse aux maillons d'or, qu'elle avait largement garnie en

prévision d'autres emplettes, et, donnant l'adresse de M^{lle} Germaine Danglefer, ordonna qu'on y portât le paquet le lendemain matin, puis rentra enchantée d'avoir pu, malgré eux, faire quelque chose pour Germain et sa femme en la personne de leur enfant.

XXV

Pour un jour, celui de la fête de sa fille, Germain s'est donné congé, il n'ira pas aux bureaux, il déjeunera avec sa femme et l'aidera à organiser leur petite réception du soir, car une nouvelle future maternité l'éprouve un peu. Germain est heureux, bien heureux, entre son Elise tendre, dévouée, fidèle, et sa jolie fillette. Sa vie modeste de labeur est celle qu'il avait rêvée; il n'en souhaite point d'autre; il espère, par son incessant travail, améliorer le sort de sa famille et faire une position à ses enfants; c'est là toute son ambition.

Il ne regrette pas positivement l'usine de Braulx, mais il regrette l'existence calme et douce, qu'une fois marié, il aurait eu dans ces paisibles campagnes du Nord, car il n'aime pas Paris. Il regrette aussi M. Rambert, si juste, si bon, auquel il s'était attaché, et, malgré lui, un sentiment de rancune subsiste en son cœur contre la méchante femme qui a bouleversé ses projets et sa vie. Le sérieux préjudice qu'elle a causé subsiste toujours; l'oncle d'Elise n'ayant point pardonné, et M. Bréchar, bien qu'ayant retrouvé une position, étant privé de la retraite qui, bientôt, lui eût appartenu.

Germain sait par Aymeric que Luce n'est pas mariée, mais c'est à contre-cœur qu'il l'a appris; il ne veut pas entendre parler d'elle et a même prié M. de Penmarc'h de ne plus le faire, ce souvenir ne pouvant que lui être désagréable. Et quand Aymeric, prenant la défense de celle qu'il aime, lui assure que Luce a bon cœur, Germain, avec un ricanement d'amertume, répond :

— Je suis payé pour savoir le contraire.

... Il est midi, le modeste déjeuner est servi dans l'exiguë salle à manger; le timbre de la porte a retenti et la bonne à tout faire entre, portant un énorme paquet.

— Pour M^{lle} Germaine Danglefer, dit-elle.

— Qu'est ce que cela ? font les parents vivement intrigués.

— Une surprise ? dit Elise.

— Une gâterie ? dit Germain.

Et il coupe les ficelles avec son couteau de table, puis déballe avec précaution. Germaine, dans son petit fauteuil, devant l'assiette de métal et la timbale qu'on confie seuls à son inexpérience, ouvre des yeux comme des lampes. Sa nourrice entre à son tour, apportant une soupe qui, d'ordinaire, n'est point mangée sans difficultés, mais toutes les facultés du petit être mobile tendues

vers cette chose neuve : un gros paquet qu'on développe, Germaine mange la panade, machinalement, sans même s'en apercevoir.

Cependant Germain vient de mettre à jour un socle de velours sur lequel valsent des poupées vêtues de satin. Il a remonté le ressort, une musique se fait entendre et, se tenant par la taille, les pantins, avec des airs pâmés à mourir de rire, tournent en cadence.

D'abord surprise, Germaine, maintenant, veut les avoir; elle tend désespérément ses petits bras vers le jouet scintillant, repousse la cuiller que lui présente nounou, et en renverse le contenu sur sa serviette où danse aussi un bébé brodé au coton rouge.

Mais voici un mouton qui vient de surgir de la boîte magique, un mouton qui bêle et qui marche ! puis une poupée, mais quelle poupée ? aussi grande que Ménette, une vraie « petite sœur ». Et cette « arche de Noé » ! et cet automobile qui roule tout seul ! Que reste-t-il au fond ?.. Ah ! un ballon, un magnifique ballon multicolore !

Ménette n'y tient plus, elle a profité d'un instant d'ébahissement de nounou, a glissé sous la planche qui ferme son petit fauteuil, et à terre, maintenant, au milieu de toutes ces merveilles, trébuchant dans l'emballage, touche l'un après l'autre, mais avec timidité encore, le mouton, cette bête extraordinaire que ses yeux de petite Parisienne n'ont jamais contemplé, puis la belle poupée aux cheveux d'or, la boîte d'animaux, l'automobile, le ballon, et même les valseurs qui, au son du même refrain, tournent toujours...

Germain et sa femme restent interdits. Un cadeau modeste, il eût été permis de l'attribuer à un de leurs nombreux amis, mais cet envoi princié ?

Ils regardent l'adresse, fouillent l'emballage, y cherchant une carte qui n'y est point. D'où cela peut-il venir ? Il n'y a point d'erreur, pourtant, c'est bien pour M^{lle} Germaine Danglefer.

Germain prend l'adresse du magasin.

— J'irai me renseigner, dit-il.

Et pendant ces hésitations, le déjeuner refroidit dans le plat de faïence décorée... Ils se remettent à table; à grand'peine, on arrache Ménette à ses trésors, et ils continuent à échanger leurs conjectures.

— A moins, dit tout à coup la nounou, que ce ne soit de la dame !

— Quelle dame ?

Alors elle raconte, à sa façon, que, presque tous les jours, elle rencontre aux Champs-Élysées une dame, qui se promène seule, qui a l'air triste, qui, chaque fois, s'arrête pour parler à Ménette, pour l'embrasser, et qui a souvent, le faisant, des larmes dans les yeux.

— J'ai idée, conclut la nounou, que c'est une pauvre femme bien malheureuse, ayant perdu sans doute un enfant de l'âge de Ménette, car je l'ai

entendu dire un jour, se parlant à elle même : « Comme elle lui ressemble ! »

Germain est intrigué plus vivement encore, et Elise mécontente.

— Je vous avais défendu de causer avec personne, de laisser approcher ma fille par qui que ce soit. Qui sait si cette femme n'est pas une aventurière, une voleuse d'enfants qui veut ravir le nôtre ?

— Ah ! pour cela non. Madame ! riposta la nounou, blessée au vif, Madame pense bien que je n'aurais pas laissé toucher Ménette par une femme de rien. Bon Dieu ! je la soigne assez bien pour ne pas mériter ce reproche !... mais une grande dame comme cela...

— Qui vous dit que c'est une grande dame ? L'air est souvent trompeur, et il faut se méfier, au contraire, des dehors trop brillants.

— Je le sais, mais, pour celle-là, il n'y a pas à s'y méprendre, c'est « du vrai ». Un équipage ! faut voir cela ! deux hommes sur le siège et des chevaux !

— Elle vient en voiture ? demanda vivement Germain, l'esprit éveillé par une intuition subite.

— Pour sûr. Seulement, elle passe une fois dans son équipage, regarde si je suis là, va jusqu'au rond-point. Là, elle descend, envoie sa voiture l'attendre plus bas, et vient vers nous ; elle s'amuse un instant avec Ménette, lui fait de l'amitié, puis s'en va, et remonte en équipage.

— C'est étrange, dit Germain, et elle vient tous les jours ?

— Presque tous les jours.

— Exprès pour cela, croyez-vous ?

— Oui, repartit la nounou, c'est sûrement une dame qui a eu des peines et qui a pris Ménette en amitié parce qu'elle lui rappelle quelqu'un.

— C'est possible, dit Elise un peu rassurée, mais pourquoi aurait-elle envoyé des jouets à Ménette ?

— Ah ! voilà ! dit la nourrice, je lui ai raconté hier que c'était aujourd'hui sa fête.

— Elle sait notre nom, vous lui avez donné notre adresse ?

— Elle ne m'a jamais demandé ni l'un ni l'autre, mais j'ai pu lui dire que nous demeurions rue de Ponthieu. J'ai vu une fois son équipage par ici. Peut-être, ajouta la brave femme, donnant libre cours à son imagination surexcitée, nous a-t-elle suivies, et a-t-elle demandé le nom de la petite au concierge.

Germain ne parlait plus, il poursuivait une idée.

— Comment est cette dame, demanda-t-il, grande, petite, jeune, vieille, toujours seule, en deuil ?

— Elle est jeune, reprit la nounou, enchantée de son importance, grande comme vous, Monsieur, et jolie, jolie ! Des yeux vifs, une peau blanche et des cheveux, des cheveux un peu

roux, peut-être, mais éblouissants comme de l'or ! Elle est toujours seule, vêtue de couleurs sombres, mais pas en deuil. Ces jours-ci, elle a une jaquette d'astrakan, mais quelquefois elle en met encore une plus jolie, en belle fourrure marron, avec un col gris. Elle change souvent de robe, mais, un jour qu'elle avait changé de chapeau, la petite ne l'a pas reconnue, alors maintenant elle met tout le temps le même.

— Ma fille la connaît ? dit Elise, révoltée.

— Si elle la connaît ! Dès qu'elle la voit, elle lui tend ses petits bras...

Germain restait soucieux, ces cheveux d'or, un peu roux, l'avaient mis sur la piste.

— Qu'on range les jouets, dit-il sévèrement, qu'on n'en parle à personne, demain j'éclaircirai cela.

Le lendemain encore, Germain n'alla point à son usine. La nounou et le bébé étant partis à l'heure accoutumée pour les Champs-Élysées, lui s'y rendit par un autre chemin, se dissimula derrière un massif et observa.

Il vit sa fille et la bonne s'installer à leur place habituelle. Le temps était tiède et radieux. La nounou prit une chaise, et le bébé s'amusa dans le sable de l'allée. Nombre de voitures circulaient, mais bientôt un brillant équipage attira son attention. Il le vit passer devant l'endroit où jouait Ménette, mais, de sa retraite, ne put juger où il s'arrêterait. En revanche, il aperçut bientôt, descendant vers lui, une belle jeune femme dont, de loin, il ne distinguait pas les traits, mais dont la tournure souverainement élégante attirait tous les regards. Elle vint droit à Ménette et, distante encore de quelques pas, l'appela... « Petite Germaine ! ». L'enfant releva la tête, la reconnut, et, d'un élan, courut à elle qui, l'enlevant dans ses bras, la couvrit de baisers.

— Bonjour, ma Germaine, disait-elle avec une tendresse passionnée, bonne fête, ma chérie ! Dis bien aussi : bonjour, *Mie*.

Mais à ce moment Germain s'approcha, il venait de reconnaître Luce ; d'un mouvement brusque, sans prendre souci des cris de l'enfant, il l'arracha de ses bras et la rendit à sa nourrice. Luce, saisie recula d'un pas.

— Oh ! s'écria-t-elle, occupée d'abord de sa petite préférée, voyez comme vous la faites pleurer !

Et elle s'avança pour embrasser et consoler Ménette qui criait au milieu de ses sanglots :

— *Mie ! Mie ! veux Mie !...*

D'un geste violent, Germain la repoussa.

— Non, Mademoiselle, non, dit-il sous l'empire de sa furieuse rancune, vous ne toucherez plus cette enfant, elle ne peut être et ne sera pas votre jouet comme l'ont été ses parents. Ils sauront veiller à ce que vous ne fassiez pas à cette innocente le mal que vous leur avez causé.

Puis, sans même saluer Luce, Germain s'en fut,

entraînant la nourrice interdite, et la fillette qui pleurait toujours.

Restée seule, Luce eut la sensation que le sol se déroba sous elle... Oh ! c'en était trop ! être traitée ainsi par l'homme qu'elle adorait et dont le dédain avait brisé sa vie ! voir ses sentiments méconnus de la sorte, sa pure et généreuse tendresse calomniée ! avoir été éloignée de l'innocence d'un enfant comme un reptile venimeux, dont on redouterait le mortel contact !...

Elle eut la pensée de courir après Germain, de l'appeler, de lui crier : Venez apprendre ce qu'est celle que vous avez mortellement blessée et sachez enfin, ses sentiments pour vous !

... Ses jambes lui refusèrent leur service, un nuage passa devant sa vue troublée. Dans sa détresse, elle s'appuya de la main au dossier d'une chaise, mais, malgré cela, elle fut tombée, si un bras vigoureux, passé autour de sa taille, ne l'eut retenue et elle entendit, comme en un rêve, une voix amie lui dire :

— Venez, Luce, venez, et ne craignez point, je suis là !.

C'était Aymeric. Depuis longtemps intrigué, lui aussi, des variations d'humeur de Luce, qui dépendaient évidemment de ses sorties journalières, et mordu au cœur par la jalousie, il l'avait épiée et ce jour-là, pour la première fois, l'avait suivie.

Caché dans un fiacre, il avait vu toute la scène, en avait compris le sens cruel et était arrivé à temps pour empêcher Luce, anéantie sous le coup brutal, de rouler sur le sol.

Maintenant, la soutenant, la portant presque, il la fit asseoir dans sa propre voiture, avec laquelle il rejoignit l'équipage de Luce ; alors il l'aida à y monter, congédia son fiacre, se plaça auprès d'elle, et dit au valet de pied :

— A l'hôtel, vivement.

XXVI

Luce est revenue à elle. Sortie de la torpeur inconsciente de son demi-évanouissement, elle pleure, maintenant, et Aymeric laisse couler ces larmes qui la soulagent.

C'est la première fois qu'il en voit tomber de ses yeux adorés, la première fois qu'il surprend, chez l'orgueilleuse fille, un moment de défaillance, de faiblesse morale, de douleur avouée, et il perd, devant le spectacle, nouveau pour lui, de son émotion sincère, tout courage et toute force.

Il lui prend les mains.

— Luce, lui dit-il doucement, j'étais là, j'ai tout deviné. Germain vous a blessée, insultée même gravement. J'eusse pu vous défendre, je ne l'ai pas fait, je suis soucieux de votre dignité... Il vaut mieux qu'il croie tout, n'est-ce pas, Luce, tout, que de pénétrer votre secret ?

— Mon secret ? dit-elle, reprenant possession

d'elle-même et se rebellant contre l'indiscrétion.

— Oui, reprit Aymeric, vous l'avez, vous nous avez tous trompés. Vous n'aviez pas voulu l'éprouver, naguère, vous l'aimiez véritablement, et la douleur de votre amour dédaigné vous a rendue mauvaise. Depuis, vous souffrez... Luce, ne me dites pas non !

Elle hésita un moment, puis, vaincue, répondit simplement :

— C'est vrai.

Ils se turent tous deux, également émus ; la voiture roulait toujours vers le boulevard Saint-Germain.

— Comment, dit Luce après un silence, comment avez-vous pu savoir ?

— Il est aisé de deviner dans les autres ce que l'on éprouve soi-même.

— Quoi, dit Luce, vous aussi vous souffrez ?

Il fit signe que oui et, intéressée, elle reprit :

— Vous aimez, vous êtes malheureux ?

— Oui, dit-il seulement, très remué.

Elle le vit et ajouta avec toute la sympathie d'une longue amitié et la pitié qu'inspire un mal pareil au nôtre :

— Mon pauvre ami !

— Ah ! s'écria-t-il comme si une main brutale eût touché sa blessure, ne me plaignez pas, Luce, vous n'en avez pas le droit !

— Moi ? répéta-t-elle, interdite...

— Oui, vous, reprit Aymeric, ne se possédant plus, vous qui m'avez fait tant de mal et si souvent, sans comprendre que vous m'imposiez la torture que vous subissiez.

— C'est moi que vous aimez ? fit Luce, éperdue.

— Depuis trois ans, Luce, depuis trois ans, sans espoir.

— Oh ! s'écria-t-elle sincèrement apitoyée et effrayée, même, au souvenir de tout ce qu'elle avait infligé au malheureux de taquineries, de dédains, de tourments ; j'ai été, sans le savoir, sans même m'en douter, bien cruelle. Pardonnez-moi, Aymeric...

— Je ne vous en veux pas, dit-il, très triste.

— Et puis... — elle hésita — guérissez-vous !...

— Cela, dit-il doucement, près de vous Luce, ce n'est pas possible, et j'ai tant souffert de vos absences que je n'ai pas le courage de m'en aller.

— Alors ?

— Alors, reprit Aymeric redevenant peu à peu maître de lui, nous continuerons à vivre comme nous vivons depuis des mois et des années, vous me supporterez dans votre ombre et vous me pardonnerez l'aveu qui m'est échappé dans un moment de détente et de faiblesse.

Elle se tut encore, réfléchissant, puis avec la décision prompte de sa nature spontanée et résolue :

— Non, dit-elle, non, je ne veux pas, Aymeric, que vous souffriez ce que j'ai souffert... Si ma vie, qui n'est plus bonne à rien, peut vous consoler,

je vous la donnerai volontiers. Je vais dire à mon père que je veux vous épouser.

— Non, fit-il avec fermeté, cela ne se peut.

— Pourquoi? reprit-elle, déjà surexcitée, parce que j'ai aimé Germain? Oh! soyez tranquille, ajouta-t-elle avec amertume, j'ai pu être extravagante et folle, mais cet amour, que personne n'a su, n'a rien eu de coupable et n'entache point ma vie.

— Il ne s'agit pas de cela! Vous ne vous en souvenez pas, Luce, quand vous vouliez que je décide Germain à vous épouser, vous me disiez : « Il est pauvre, un homme pauvre ne demande pas la fille de l'homme qui l'a à ses gages, cela serait de sa part une déloyauté »... Ce jour-là, Luce, vous m'avez dicté ma conduite.

— Mais j'ai ajouté, riposta M^{lle} Rambert : « C'est à la femme, dans ces cas-là, d'aller au-devant de l'homme ». En me le rappelant à votre tour, vous me dictez aussi ma conduite. Aymeric, c'est moi qui vous demande de m'épouser.

— Je ne veux pas vous devoir à votre seule pitié, à une surprise de votre sensibilité que, demain, peut-être, vous regretterez.

— Ecoutez, dit Luce, vous savez si je suis sincère?... Je ne viendrai pas vous affirmer que je vous aime, mais, il y a une heure, je me jugeais la plus déshéritée des créatures, celle qui jamais, entendez-vous, jamais, n'a été aimée, qui, pas une heure dans toute son existence, n'a été le rêve, l'espoir, l'affection unique, l'univers, la raison d'exister d'un être humain... et j'étais désespérée!... Depuis que je sais qu'il n'en est plus ainsi, un rayon a lui dans mon âme : le désir de donner le bonheur qui m'a été refusé; plus que cela, l'espérance, l'aurore, peut-être, d'une vie nouvelle qui me consolera du passé...

Elle sourit avec son enjouement d'autrefois auquel se mêlait la suavité inattendue d'une irrésistible douceur, et se penchant vers son camarade d'enfance, plongeant dans les siens ses yeux troublants, elle répéta sa question :

— Aymeric, voulez-vous m'épouser?

— Ah! fit-il, détournant la tête, ne me tentez pas, Luce, car qui résisterait?...

On était à la porte de l'hôtel; la première, Luce descendit de voiture et monta l'escalier en courant.

Dans le vestibule, elle croisa M^{lle} Philomène qui l'accueillit par un reproche :

— Où es-tu encore allée?

— Sans le savoir, répondit-elle, au devant du bonheur, peut-être?

Et elle s'en fut trouver son père.

Il l'attendait pour faire des visites.

— Quoi, dit-il, la voyant entrer, tu n'es pas habillée? tu es en retard, presse-toi de faire ta toilette; notre tournée est longue et je n'ai que cette après-midi à te donner.

— Il s'agit bien de cela!

M. Rambert vit que sa fille était émue et fut un peu inquiet.

— Qu'y a-t-il?

— Voilà! vous m'avez dit que vous désiriez me marier.

— C'est le plus cher de mes vœux.

— Vous m'avez dit que, pour satisfaire mes préférences, vous étiez prêt à de grandes concessions?

— Grandes, oui, mais pas déraisonnables.

— Qu'appellez-vous déraisonnables?

— C'est selon; où veux-tu en venir?

— A ceci : je désire épouser un homme jeune, intelligent, bien de sa personne, ayant de bons sentiments, une bonne santé, une bonne réputation, noble avec cela, d'ancienne et honorable souche, mais sans fortune du tout.

— Ah! bah! fit le baron, narquois, et qui est cet homme?

— Aymeric de Penmarc'h.

— Aymeric?

M. Rambert se fut attendu à tous les noms plutôt qu'à celui-là. Pourquoi Aymeric? ils avaient passé leur jeunesse côte à côte sans se préoccuper l'un de l'autre. Luce traitait Aymeric en inférieur et lui la traitait en « patronne ». Qui aurait jamais pu se douter? était-ce une nouvelle lubie de Luce? Son père le lui demanda.

— Est-ce encore une gageure, un jeu, une comédie, ou un coup de foudre?

— C'est sérieux; un hasard m'a appris tout à l'heure qu'Aymeric m'aimait, je veux être épousée pour moi-même, je le prends.

— Et lui, consent-il? fit le baron impitoyable, rappelant le passé dans une cruauté inconsciente, car il n'en savait pas le secret.

Luce devint très rouge.

— Il consent.

— Alors, reprit M. Rambert, demain tu auras changé d'avis.

— Non, dit Luce avec un sérieux qui en imposa à son père. Je suis sûre de moi, maintenant, et de mes sentiments. J'étais décidée à ne pas me marier, vous avez pu remarquer que je m'acheminais le plus possible vers l'indépendance du célibat. L'affection si discrète et profonde d'Aymeric m'a fait changer de résolution.

— Aymeric est un brave garçon, dit M. Rambert, mais ce n'est pas un mari digne de ta position.

— Qu'importe, fit Luce, si nous nous plaisons?

— Je réfléchirai, tu n'exiges pas, je le suppose, que je me décide ainsi, le couteau sur la gorge?

— Si, répondit sa fille. Je vous l'ai dit : c'est incidemment que j'ai connu les sentiments d'Aymeric; alors, la première, j'ai parlé mariage, lui s'en défendait; comme vous, il ne se jugeait pas digne... Je lui ai répondu que je vous parlerais, je ne puis donc le laisser dans cette pénible expectative et, puisque je suis, moi, entièrement décidée...

— C'est bon, fit M. Rambert, va. Décommande les chevaux, nous ne sortirons pas, et envoie-moi Aymeric.

Après un entretien sincère et sérieux avec son jeune parent, M. Rambert, sans se faire prier davantage, a donné son consentement, trop heureux que sa fille se décidât à se marier.

Aymeric n'était pas le gendre qu'il souhaitait, mais, après l'avoir vu, comme il l'avait fait, se relever noblement de ses erreurs et de ses fautes de jeunesse, et persévérer dans le bien, il avait, en lui, cette confiance justifiée que seule peut donner la connaissance éprouvée d'un caractère. Frivole, quoique intelligent, n'ayant ni le sérieux, ni la fermeté, ni le coup d'œil spécial et nécessaire en affaires, Aymeric ne serait jamais capable de diriger l'importante entreprise à laquelle M. Rambert avait consacré sa vie, et le baron, le constatant, eut au cœur le serrement d'un amer regret. Il eût tant souhaité être continué par un gendre ! Mais il était relativement jeune, fort, énergique toujours, capable de travailler de longues années encore... Il le ferait et puis, de même que sa fille lui ressemblait, le fils qui naîtrait d'elle un jour, par l'atavisme qui rapproche les garçons de leur mère, pourrait aussi avoir quelque chose de lui... Ce serait à son petit-fils qu'il léguerait l'usine Rambert...

Mlle Philomène ne fut point consultée, mais lorsque Luce vint lui conter, mot pour mot, les

événements rapides qui, en un seul jour, avaient changé sa vie, elle entonna, dans le secret de son cœur, devant l'avenir enfin assuré de l'enfant qui lui avait été confiée, son *Nunc dimittis*...

Le soir, rentrant dans sa chambre, après ses fiançailles avec l'heureux Aymeric, Luce heurta du pied une caisse volumineuse. Elle la fit ouvrir et reconnut les jouets qu'elle avait envoyés à l'enfant de Germain.

Au milieu de sa joie, ce rappel du passé lui fut douloureux.

— Il ne veut rien de moi, murmura-t-elle, et il ne saura jamais!... Je resterai à ses yeux prévenus la coquette, la froide et cruelle créature dont les caprices lui ont coûté si cher...

Elle souffrit un peu en pensant combien elle était, par lui, méconnue, et pour toujours...

Mais sa tristesse fut atténuée par la réflexion :

— C'est mieux ainsi, décida-t-elle..

Puis elle sonna sa femme de chambre.

— Remballez cela, dit-elle, lui montrant les jouets et, demain, vous ferez porter le paquet aux enfants incurables de la rue Lecourbe.

Et, pour elle-même, elle ajouta avec un sourire :

— Ce sera le cadeau de noces de Mlle Millions.

MARY FLORAN.

FIN



SOUVENIR FANÉ



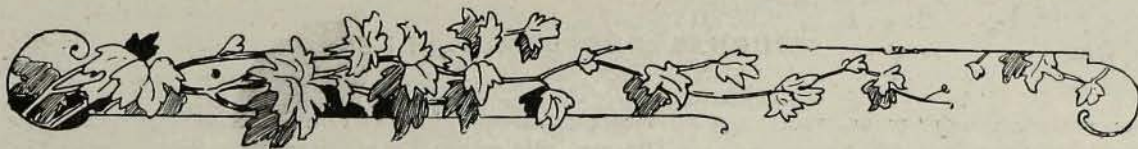
*Chère fleur que ma main avait jadis glanée,
Voici que je retrouve, au sein d'un livre ami,
Ton parfum doux encore et ton charme endormi,
O fleur du souvenir, petite fleur fanée.*

*Que vient me rappeler ta grâce satinée ?
En mon cœur incertain quelque chose a gémi
En te voyant, image effacée à demi,
Où dort un peu de ma rêveuse destinée.*

*Je reporte mon âme aux instants disparus,
Mais j'égare mes pas dans la nuit du mystère
Qui va s'épaississant sur un temps qui n'est plus.*

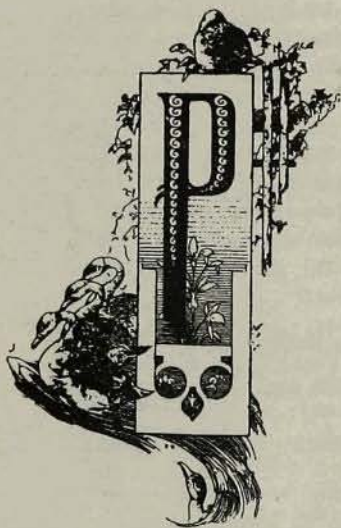
*Demeure donc, hélas ! obscure et solitaire,
Avec un souvenir sous ton voile poli :
Plus que toi, pauvre fleur, m'a desséché l'oubli.*

HENRI ALLORGE



REVUE MUSICALE

A l'Opéra : *Les Barbares*, tragédie lyrique.



DIMITIVEMENT, *Les Barbares*, tragédie lyrique de Saint-Saëns, étaient destinés à être représentés sur le théâtre antique d'Orange. Quelques difficultés d'exécution et de mise en scène s'étant opposées à ce séduisant projet, l'Opéra a eu la bonne fortune d'interpréter le premier une œuvre superbe, vouée à un succès colossal.

Pas une voix ne s'élève qui n'exalte le maître et la parfaite beauté

de sa partition. Tous s'accordent à constater que le livret est supérieur à ceux qui lui servirent jadis, mais sur la propre valeur de ce livret, les avis sont partagés et la mémorable discussion qui divise le camp des musiciens se réveille une fois de plus. Il faut bien en parler encore, puisque cette querelle menace d'égaler celle, trop fameuse, des glückistes et des piccinistes. Vous savez de quoi il s'agit : les uns prétendent que tout sujet est musical ; les autres affirment que la haute musique, celle qui se dépouille de tout procédé et de tout artifice, n'exprime bien que les luttes intérieures, le conflit des forces de l'âme et des puissances de la nature, le heurt des passions ou des fatalités, l'orgueil, la haine, la pitié, la douleur... enveloppées ou non sous une forme symbolique. Pour ceux-là, la musique, liée intimement au sujet, expose, développe, devient l'essence même de ce que les paroles ne peuvent exprimer. Pour ceux-là, l'action est secondaire et n'est qu'un prétexte au déroulement de la trame morale, le cadre de temps et de lieu où se placent les éternelles et toujours pareilles agitations de l'humanité. Les sujets légendaires leur agréent presque exclusivement, et ils reprochent au poème de Victorien Sardou et de P.-B. Gheusi d'être peu apte à motiver une expansion musicale complète. A vous de juger, chères lectrices, à quelle opinion vous vous rangerez.

Pendant un prologue splendide où s'épanche tout le génie symphonique du maître, le rideau, lentement levé, laisse paraître des masses d'ombre graduellement dissipées. Les ruines du théâtre antique d'Orange surgissent et un récitant expose l'action qui va se dérouler durant trois actes :

Un siècle avant le Christ, Rome trembla...

Des hordes venues de Germanie attaquaient l'Empire de toutes parts. Orange, menacée, dut son salut au dévouement d'une vestale qui rompit ses vœux pour sauver la ville. La déesse offensée :

Vengea l'outrage aux dieux dans le sang du vainqueur.

Les brumes se reforment, le décor et le récitant s'effacent peu à peu, et le prologue continue. Les thèmes successifs de l'œuvre apparaissent, enchaînés avec un art merveilleux, d'un intérêt puissant avec ses rythmes divers, ses tonalités curieuses, logiquement amenées, conduisant à des accords finaux en *fa* majeur, d'une franchise et d'une simplicité extrêmes.

Avant de poursuivre, il faut noter deux choses, pour respecter la vérité historique : il n'y eut probablement jamais de vestales hors de Rome, et le théâtre d'Orange n'était pas construit avant l'ère chrétienne. Mais, après tout, l'Opéra n'est pas la Sorbonne.

Le premier acte se passe dans le théâtre d'Orange, autour du temple de Vesta qu'implorent les femmes et les enfants, tandis que la grande prêtresse Floria surveille la flamme sacrée. Elle a confiance en la protection de la déesse, malgré les mauvaises nouvelles que le veilleur apporte du combat. Les consuls Scaurus et Euryale, époux de Livie, sauront arrêter le flot furieux des Barbares. La prière à Vesta, chantée par Mlle Hatto (Floria) avec répons du chœur, est une des exquis pages de la partition. Mais la flamme vacille, prête à s'éteindre, l'effroi envahit la foule, le veilleur annonce avec désespoir la mort d'Euryale... Les Romains, repoussés, reviennent escortant le corps du héros tombé ; Livie, folle de douleur, jure par Vesta et par le Styx de venger son trépas.

Les Teutons font leur entrée sur un rythme strident, saccadé et plein de grandeur. Leur chef, Marcomir, s'avance hautain, ordonnant le pillage et le meurtre, quand, dressée devant lui, calme et fière, Floria l'arrête par la seule puissance de

son regard. Les vainqueurs veulent la massacrer quand Marcomir, — c'est Vaguet — complètement captivé par le charme de la prêtresse, chasse ses soldats. L'acte s'achève, tandis que l'orchestre s'éteint en arpèges doux et que Marcomir et Floria, fascinés, se contemplent sans mot dire.

Au second acte, qui commence au crépuscule, toujours dans le Théâtre où s'endorment les femmes, après une jolie berceuse à 3 et à 2/4, Livie s'avance vers l'autel de la déesse et adjure les mânes d'Euryale de désigner à sa haine vengeresse la tente du meurtrier. Floria tente en vain de la calmer, Livie lui prédit la colère de Vesta si elle délaisse son culte et écoute les conseils de Vénus. Ce duo, sur une mesure à 12/8, câlinement enveloppante, est absolument ravissant. On vient chercher Livie pour la veillée funèbre, tandis que l'orchestre exhale une lamentation non dépourvue de noblesse.

Scaurus, échappé jusqu'ici aux Barbares, est tombé entre leurs mains, et Hildebrath veut le livrer aux fureurs de sa horde, mais Floria appelle Marcomir et, malgré les insultes de Scaurus, le chef ordonne qu'il soit délivré.

Le Germain et la vestale restent seuls en présence. Vous devinez sans peine qu'un beau duo d'amour va suivre, et qu'après avoir consenti à trahir ses serments, seulement pour sauver Orange et ses habitants, Floria est attendrie par la soumission et les prières du vainqueur. Ce duo, traversé par les clameurs du dehors, est très long, mais toujours varié, plein d'élan, de chaleur, de phrases superbes ou infiniment douces, quand, la flamme de l'autel subitement éteinte, Marcomir rassure la jeune fille éperdue et lui murmure de consolantes paroles :

Si Vesta te délaisse,
Tu serviras Freia, déesse de jeunesse et d'amour !

Tout le finale à 12/8, puis à 3/2, résolu en un mouvement contraire des deux voix, donnant un *mi* grave pour Floria et un *mi* élevé pour Marcomir, est un charme.

Au troisième acte, les habitants d'Orange, groupés devant une porte de leur ville dominant la campagne au soleil levant, surveillent anxieusement le départ des Barbares et glorifient les dieux. Le veilleur seul, puis le chœur entier, célèbrent Apollon sur un 3/4 délicat et amusant. Ici se place

un important ballet où Saint-Saëns a déployé le côté spirituel et séduisant de sa science profonde. Ce ballet se termine par une farandole pleine d'entrain et de gaieté.

Floria paraît, acclamée par la foule... elle annonce qu'elle a cessé d'être vestale et que Marcomir est son époux. Des cris de réprobation s'élèvent, mais Scaurus les apaise en disant que la ville est sauvée par le sacrifice de Floria. Bénie de ceux qui la maudissaient, celle-ci proteste qu'elle n'a point accompli de sacrifice, car, unie à Marcomir par un mutuel amour, elle va le suivre dans sa patrie et adorer ses dieux. Livie les accompagnera. Si elle demeurait à Orange, comment pourrait-elle tenir le serment qu'elle rappelle en un magnifique *arioso* ?

Devant Marcomir, qui salue la dépouille d'un brave, défile le cortège funèbre aux sons d'une marche dramatique, sans faux éclats. Floria, tremblante, apprend le nom du guerrier qui frappa le Romain, elle veut entraîner Marcomir... Le soupçon s'empare de Livie ; pour savoir, elle s'avance vers le chef :

Je veux punir le lâche
Qui, feignant de se rendre à mon époux vainqueur,
L'a frappé dans le dos...

Marcomir, insulté, s'élance :

— Tu mens, c'était au cœur !
— Au cœur donc !

clame Livie qui plonge un fer de lance dans la poitrine du Barbare. Vesta est bien vengée.

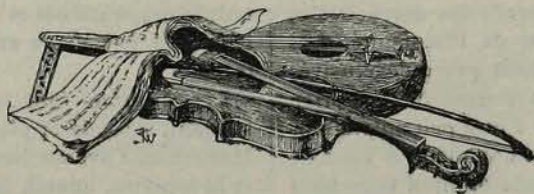
La tragédie s'achève sur les mots de Scaurus :

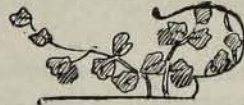
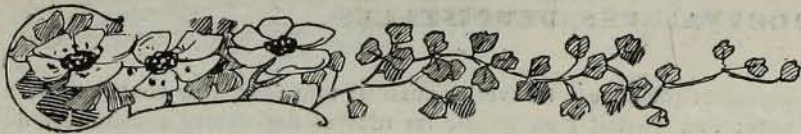
La mort passe... à genoux !

Delmas les dit avec la grandeur, la voix magnifique, le style ample qu'il a mis au service de ce rôle, comme de tous ses rôles. M^{me} Héglon est une Livie dramatique autant qu'on peut le souhaiter ; les chœurs et l'orchestre se surpassent. Les décors sont merveilleux. Le théâtre lyrique n'est pas mort en France.

Dans la partition parue chez Durand et fils, 4, place de la Madeleine, toutes les parties symphoniques, prologue, ballet, etc., sont réduites pour piano à quatre mains.

LOUISE DE CLAVES.





CAUSERIE DE QUINZAINE



LES chasseresses déclarent que novembre est le mois rêvé, elles trouvent délicieux de chevaucher par la brume, la pluie, voire même la neige. Les arbres dépouillés, les fleurs gelées, les laissent indifférentes; quant à l'agonie et aux larmes du pauvre cerf traqué, elles n'y pensent guère dans l'excitation de la course sous bois; pour nous, qui ne sommes pas chasseresses, chères lectrices, novembre nous apparaît le mois le plus triste et le plus maussade de toute l'année. Il commence par la visite des cimetières; bien longtemps après avoir quitté la nécropole, nous sommes hantés par le souvenir des aimés disparus et entendons de nouveau dans notre cœur :

La chère inflexion des voix qui se sont tues.

On nous dit que cette pieuse coutume existe à Madrid, où les visites funéraires se font avec cet entrain dont les méridionaux sont coutumiers. Lorsqu'elles sont terminées, une tradition, qui nous semble étrange, a établi que c'était chose édifiante d'aller voir jouer *Don Juan Tenorio*. Il paraît que, naguère, les théâtres étaient tous fermés le 1^{er} novembre; quand parut le drame de Zorilla, les directeurs des différentes scènes déclarèrent que cette pièce, représentant une vie coupable, rendait évidente la nécessité de la pénitence et était merveilleusement appropriée aux fêtes de la Toussaint et des Morts. Le gouvernement partagea sans doute l'avis des directeurs, la représentation fut permise et, l'année dernière, dans cinq théâtres, la pièce fut jouée en matinée et en soirée. Que pensez-vous de cette manière d'arriver à la pénitence et la croyez-vous très orthodoxe?

★ ★

Saviez-vous, chères amies, qu'il existât une société *serinophile* nommée la Parisienne? Elle

vient de se signaler par un concours entre serins qui a eu lieu dans le voisinage du Palais-Royal. Ses membres sont une trentaine environ; en général, ce sont personnes d'aspect sérieux et de mœurs douces; la persévérance est une des qualités requises pour réussir, car, paraît-il, l'élevage des serins n'est pas chose aisée; — comme tout est compliqué dans la vie! — Ces élèves sont des êtres capricieux, fantasques, entêtés; les sentiments de famille n'existent pas chez la plupart; beaucoup de femelles ne veulent pas couver, il faut chercher des *remplaçantes* aux serines hollandaises. Souvent les œufs sont jetés hors du nid; quand ils sont éclos, on est loin d'être au bout de ses peines, les petits sont à la merci d'un courant d'air ou de tout excès de nourriture, une longue pratique peut seule donner l'espérance de réussir le serin parfait : jabot, manteau, queue irréprochables. La Parisienne a de nombreuses émules en province et à l'étranger, les concours sont fréquents et entretiennent une noble émulation entre serinophiles.

★ ★

Vous êtes-vous passionnées sur la question des ballons dirigeables, et avez-vous suivi avec un ardent intérêt les tentatives de M. Santos-Dumont?

Nous vous avouerons, qu'après avoir lu sous la signature d'un savant, que, mettant les choses au mieux, la moyenne de réussite serait de sept fois sur dix, la crainte d'être un des trois échecs nous ferait réfléchir avant de nous risquer. Le meilleur côté de ce mode de locomotion paraît être d'échapper aux dangers de l'automobilisme et aux périls de toutes sortes que court, depuis quelques années, l'infortuné piéton; mais ne crions pas trop tôt victoire; peut-être d'ici peu les voies de l'air seront-elles aussi encombrées que les routes terrestres.

— Tout arrive, disait dernièrement à ce sujet un vieillard; en 1840, on jouait au théâtre de la Porte-Saint-Martin une revue intitulée : *1840 et 1940 ou Paris dans cent ans*, et il fallait entendre de quels rires homériques était accueilli un tableau représentant le boulevard sillonné par des locomotives à vapeur auxquelles faisaient concurrence des chevaux également à vapeur.

Au tableau suivant, deux ballons se croisaient

sur la scène, les aéronautes échangeaient quelques propos sur le but de leur voyage; l'un partait pour le Mexique et comptait rentrer le soir à son logis, l'autre se rendait à la Havane pour en rapporter d'exquis cigares aux amis qui déjeunaient avec lui.

Ce dernier tableau est encore un peu exagéré, mais peut-être en 1940 apparaîtra-t-il aussi vrai que les locomotives et les chevaux à vapeur, lisez automobiles et tricycles.

* * *

Il est d'usage de médire du mois de décembre, de gémir sur les cadeaux à faire, les lettres à écrire, les visites à échanger. Nous voudrions faire avec vous une croisade contre cette tendance. Décembre devrait être un mois aimé, puisqu'il peut être consacré à préparer des plaisirs aux autres, à resserrer les liens de famille et d'amitié. A vos âges, on a souvent une bourse peu garnie; tant mieux, vous donnerez votre invention, vos loisirs, c'est-à-dire un peu de vous-même. N'est-ce pas souvent votre seule manière de témoigner de la reconnaissance à ceux qui, durant toute l'année, vous comblent de gâteries; cherchez ce qui peut leur faire plaisir et mettez-vous à l'ouvrage; le temps passe vite lorsqu'on travaille pour ceux qu'on aime, et ne vous plaignez pas quelquefois de la longueur des journées et des soirées d'hiver?

Après avoir pensé à vos parents, n'oubliez pas vos amies, je vous assure qu'il est vrai le dicton populaire : « Les petits cadeaux entretiennent l'amitié »; ils demeurent près de l'amie et lui parlent de la tendresse absente et peut-être à jamais envolée. Le temps a marché, la séparation ou la mort ont fait leur œuvre d'oubli; soudain il vous tombe sous les yeux une peinture, un ouvrage fait pour vous par la disparue, et ce simple carton, ce petit chiffon travaillé lui rend la vie dans votre cœur.

Oserai-je, maintenant, me permettre une supposition que vous allez peut-être juger offensante pour votre persévérance et votre ardeur... Allons, je la risque, puisque mon but est de vous rendre service. Au cas où vous auriez entrepris plus d'ouvrages que vous ne pourriez en terminer, il existe à Paris, 223, faubourg Saint-Honoré (5, square du Roule), une société : *L'Adelphie*, qui, entre autres buts vraiment et sagement féministes, s'occupe d'aider les femmes du monde obligées au travail. On se chargerait là de finir vos ouvrages; vous en

trouveriez aussi de tout faits. Une vente exposera au public les œuvres des dames sociétaires, du 9 au 31 décembre; allez-y, vous pourrez visiter les salons et vous rendre compte de l'organisation de cette intéressante association; vous verrez là des choses charmantes et vous me pardonnerez de vous avoir soupçonnées d'un peu de paresse.

Pensez aussi aux pauvres, aux amis du bon Dieu; depuis quelques années, une œuvre intéressante : le Joyeux Noël, s'est donné la tâche de mettre, le 25 décembre, un rayon de soleil sur le lit de douleur des enfants malades pauvres; l'année dernière, cinq mille d'entre eux ont reçu : polichinelles, poupées, chemins de fer, etc. Inspirons-nous de cette pensée et faisons quelques heureux autour de nous. L'usage très chrétien de préparer une layette à donner à Noël est fort touchant, mais n'oublions pas les bébés sortis des langes, leurs cris de joie nous remercieront.

Le concours de jouets ouvert par le préfet de police fera-t-il surgir quelque merveilleuse nouveauté? Trouvera-t-on mieux que la poupée pour les petites filles ou l'attirail de soldat pour les jeunes garçons? Nous en jugerons bientôt, il y a plus de deux cents exposants, de grands artistes se sont mis sur les rangs *pour la gloire*! M. Gérôme a envoyé une marchande de jouets qui est un petit chef-d'œuvre, une silhouette franco-russe est signée de M. Detaille; M. Frémiet a expédié un singe à la marmite, et M. Coutan est également entré en lice. Au moment du Jour de l'an, devant les baraques foraines du boulevard, le public enfantin va juger en dernier ressort et ratifier ou casser les sentences du jury.

La place va me manquer pour vous dire un mot des lettres de Jour de l'an, de ces épîtres que toutes vous qualifiez *d'assommantes*, parce qu'on n'a rien à dire, prétendez-vous, à ceux auxquels on n'écrit qu'une fois par an.

Il n'en est pas toujours ainsi, cependant, heureusement pour nous; beaucoup parmi vous n'écrivent à leur journal qu'au moment du renouvellement de l'abonnement et quelles gentilles lettres nous arrivent de ces correspondantes annuelles, quelles choses touchantes elles disent à l'ami fidèle qu'elles aiment et veulent faire connaître et aimer à d'autres. Vous avez vu ailleurs tout ce que votre journal vous offrira en 1902, et vous savez s'il tient ses promesses; nous nous retrouverons donc toutes en janvier prochain, et notre dernière causerie de l'année se termine comme toujours sur un doux : « Au revoir! »

EDMÉE.